



Projet Mata Hari : exécution Théâtre National de Toulouse

Une Salomé moderne

Publié le 19 Juin 2010

"Elle ne dansait guère mais elle savait se dévêtir progressivement et mouvoir un long corps bistre, mince et fier." Colette

Tourbillon de chair et de mots sous une pluie de clochettes, fureur et sensualité... Un surprenant mélange des genres, un métissage artistique en parfaite adéquation avec son sujet : après *Pénélope*, *ô Pénélope*, Simon Abkarian présente au TNT un *Projet Mata Hari : exécution* qui laissera sa trace aussi sûrement que la mythique danseuse de charme.

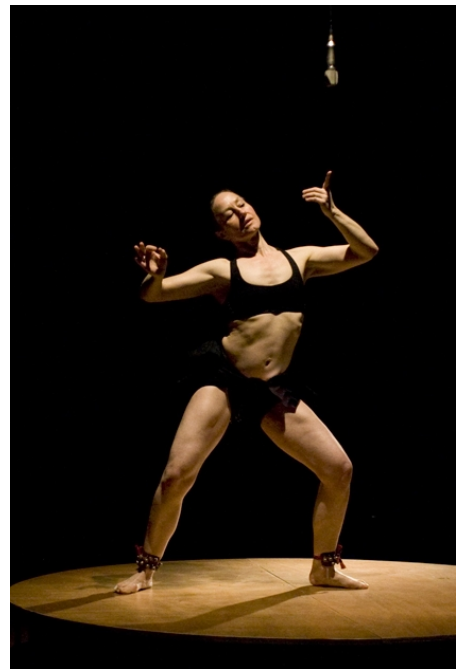
Ce spectacle est le fruit d'une riche collaboration qui doit beaucoup à l'auteur du texte, Jean Bescós, et bien-sûr à la charismatique danseuse Catherine Schaub. Cette dernière a été formée aux danses classique et contemporaine comme au théâtre dansé indien. La Kathakali, traditionnellement réservée aux hommes, est une danse indienne particulièrement narrative et expressive, que l'artiste a notamment mise à profit lors de sa collaboration avec le Théâtre du Soleil. L'accompagne sur scène le remarquable danseur Philippe Ducou, tandis que courent les doigts virtuoses, ailés, de la pianiste Macha Gharibian.

"Je suis née sous le signe des hommes"

Quelle improbable trajectoire, de la fille d'un marchand de chapeaux néerlandais à l'envoûtante danseuse hindoue – quel éclatant mensonge ! A dix-neuf ans, par souci de pourvoir à ses besoins, Margaretha Geertruida Zelle épouse un vieux capitaine, qui l'emmène s'installer dans les Indes néerlandaises. Sur l'île de Java, elle découvre à la fois l'aisance de la vie coloniale et les danses qui seront sources d'inspiration pour les années flamboyantes à venir. Après la mort de son fils, un divorce est prononcé : Margaretha adopte le surnom de Mata Hari (qui signifie "oeil de l'aurore") et file à Paris, autoproclamée danseuse sacrée hindoue.

En 1904, la capitale brûle des feux de la Belle Epoque, qui n'attendent plus que cette effrontée pour gravir les dernières marches du fantasme - lequel est alors à la mode orientale et à l'exotisme, expositions coloniales obligent. De corps dansant voilé en dévoilements dansés, Mata Hari s'y taille en peu de temps une extraordinaire renommée. S'ensuivent dix années de succès, pendant lesquelles la danseuse et courtisane tourne aux quatre coins de l'Europe, côtoyant les hautes sphères.

1914 : les puissances mondiales entrent en guerre. La danseuse polyglotte en fera son affaire, divulguant un peu pour gagner beaucoup. "Das ist nicht my fault", dira-t-elle plus tard. Elle s'éprend de Vadim Maslov, capitaine russe au service de la France. Cette liaison entraîne de la part de la danseuse d'autres déplacements et relations indésirables, qui finissent par être remarqués... En 1917, Mata Hari est arrêtée en tant qu'agent H-21, accusée d'intelligence avec l'ennemi. Elle est condamnée à mort quelques mois plus tard et meurt les yeux ouverts dans les bois de Vincennes, dans une ultime et mythique œillade aux soldats qui l'exécutent.



"Ciao, the star is morte."

La plume de Jean Bescós a dû trouver quelque difficulté face à un tel destin. Comment retranscrire cette vie sans basculer dans un stérile catalogue biographique ? L'écueil est soigneusement évité, l'écriture suivant un chemin sinueux, s'accordant des sauts dans le temps, suivant une trame mythique davantage que biographique.

Ainsi le spectacle débute-t-il par la fin d'un monde et de son égérie : "Finie la Belle Epoque, le siècle des folies, finie l'indolence, finies les arabesques, finis les enlacements, finis tes artifices, finis les tourbillons des voiles de l'érotik women des Indes, kaputt, the end, nada, more than nada ..." Par ces premiers mots, la Mata Hari de Bescós s'impose avant tout comme un symbole. Mort d'une femme et d'une époque, naissance d'une icône.

Après un tumultueux plongeon dans les contradictions du début de guerre – opium dans les cabarets, chloroforme dans les tranchées – dans la propagande de deux sous qui croit exorciser le mal en redéfinissant la langue française (on ne mange plus des berlingots mais des parigots, et surtout on ne se rabiboche plus), l'auteur s'autorise un passage véritablement linéaire. Juste ce qu'il faut pour que l'on perçoive la trajectoire funeste de la danseuse, puis s'ensuit une lente approche de la fin (un soupçon trop lente, d'ailleurs), entrecoupée de rebonds énergiques dans le passé, comme si Mata Hari ne voulait pas mourir, ne pouvait pas mourir. Voilà d'ailleurs pourquoi elle "meurt" sous des balles abstraites tout au long du spectacle, faisant mentir le dénouement historique, se préservant pour l'apothéose finale. Et même déclarée morte, la Mata Hari de Bescós se survit encore par les mots : elle n'est pas femme, mais figure mythique impossible à contenir entre les petits seuils humains de la naissance et du trépas.

Un spectacle inclassable, comme l'oeil de l'aurore

Il fallait, encore, trouver la forme scénique appropriée à ce texte virevoltant. Simon Abkarian a bien senti que tout élément réaliste dans la scénographie contreviendrait à ce tourbillon de biographèmes épars. Rien donc, hormis le personnage et ses tenues de cabaret, ne s'inscrit dans une esthétique réaliste. Catherine Schaub évolue autour et sur une petite scène ronde, cernée de cercles concentriques comme une cible ou encore une piste de cirque. Un Monsieur Loyal dialogue d'ailleurs continûment avec elle : avec ses prises de paroles et surtout avec son corps, en perpétuel mouvement. Longiligne et fardé de blanc, Philippe Ducou contraste d'allure et de style chorégraphique avec la petite danseuse au corps musclé et teinté de rouge.

Quel rôle joue-t-il ? Le vôtre peut-être, le regard et le bras de la société, révérencieux souvent, menaçant parfois... Il est là pour construire le lieu du spectacle, braquer les projecteurs sur la danseuse et l'astreindre à l'œil du spectateur. Toutefois, même ce dispositif de mise en abyme virevolte, le danseur devenant parfois double du corps de la courtisane, abattu par des balles intempestives... La bande-son achève de métisser le spectacle, entre délicates envolées au piano, solennels et circassiens roulements de tambour ou encore percussions qui rappellent le théâtre Kathakali.

Rien ici ne s'installe, le bouffon se mêle au tragique comme le ridicule aux touches esthètes : le *Projet Mata Hari* a autant de bras que Shiva Nataraja et ondule puissamment, reflétant les multiples visages de cette Salomé moderne.

Manon Ona



Jean Bescós
ThéâtreProjet Mata Hari : exécution
Jean Bescós / Simon Abkarian.
Avec Catherine Schaub-Abkarian, Philippe Ducou et Macha Gharibian.
Collaborateur artistique : Pierre Ziadé.
Création musique : Macha Gharibian.
Création lumière : Jean-Michel Bauer.
Création son : Antoine de Giuli.
Scénographie : Simon Abkarian.
Costumes réalisés par Louise Watts.
Travail de la voix chantée : Tania Valmont.
Voix off : Audrey Fleurot, Fabienne Rocaboy, Rémi Gibier, Simon Abkarian et Catherine Schaub-Abkarian.

Jusqu'au 26 Juin 2010, à 20h
Durée : 1h30.
Tarifs : 21, 14, 12 et 8 euros.
Théâtre National de Toulouse
1 rue Pierre-Baudis 31000 Toulouse
Metro Jean Jaures (lignes A et B)
Parking St-Georges
Tél. 05 34 45 05 05 // Fax : 05 34 45 05 21